

Essai

Gaétan Bélanger, Patrick Guay, Yves Laberge, David Laporte et François Lavallée

Numéro 153, hiver 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/90035ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bélanger, G., Guay, P., Laberge, Y., Laporte, D. & Lavallée, F. (2019). Compte rendu de [Essai]. *Nuit blanche, magazine littéraire*, (153), 46–50.

François Tétreau

LE FAIT D'ÉCRIRE

Le Noroît, Montréal, 2018, 358 p. ; 27 \$

Le journal de Jean-Pierre Guay est un chef-d'œuvre. Plus précisément, c'est un des rares chefs-d'œuvre de la littérature québécoise de langue française, toutes époques confondues.



Qu'il ait été loin de faire l'unanimité critique, aucune importance. Qu'il ait d'immenses détracteurs et peu de lecteurs, détail. C'est tout à la fois l'œuvre d'un mystique, d'un barjo et d'un enfant moqueur, une œuvre capitale, point, qu'apprécient ceux que la littérature personnelle et les projets baroques ne rebutent pas. J'ai lu deux fois ce *Journal* et je salue, à cet égard, l'initia-

tive courageuse de François Tétreau.

Après une brève introduction à la vie et aux autres œuvres de son ami, Tétreau résume minutieusement *Le journal*, il le commente, en signale les points forts. Pour ainsi dire, l'essayiste accompagne *Le journal*. Sans se livrer exactement à une analyse ou à une lecture savante, il décortique d'une manière tantôt impressionniste, tantôt rigoureuse. Pour dire vite, il évolue dans un entre-deux.

Selon Tétreau, *Le journal* comprend trois ensembles : l'édition Tisseyre (six volumes de 350 pages chacun), dix titres rédigés de novembre 1992 à avril 1996 (plus modestes), puis quatre titres dont trois de 1999 et 2000 et un dernier de 2010. Restent six cahiers inédits dont cinq forment un sous-ensemble appelé « journal de 1992 ». *La chose* (sixième cahier, de février à juin 1995) reste inédit et sa parution est reportée pour des raisons juridiques.

Tétreau plonge dans tout ça comme dans les coulisses d'une intrigue dont les événements majeurs et les enjeux sont rapportés, pour la plupart, dans *Le journal* lui-même. On a quand même droit à des vues insoupçonnées. Pour qui n'aurait pas déjà lu l'œuvre, cependant, l'ensemble de cette exploration dérouté quelque peu.

Dans une perspective à mes yeux discutabile, Tétreau distingue explicitement Jean-Pierre et le narrateur du *Journal*. Il parle d'un « nouvel avatar du narrateur », comme si le narrateur du premier *Journal* n'était plus celui de la seconde séquence. À propos de *Cthulhu, la joie* il observe : « [C]e n'est plus un narrateur [...], c'est bien Jean-Pierre qui écrit ». Puis Guay redeviendrait un narrateur, mais un narrateur autre que celui de l'ensemble Tisseyre. L'argument principal de Tétreau réside dans la transformation de la langue et de la phrase.

Choix discutabile, Tétreau écarte du *Journal* le « journal de 1992 » sous prétexte que c'est un journal particulier ou privé, par opposition avec l'œuvre d'ensemble, composée comme un roman, selon son raisonnement. Ces discussions n'intéresseront que les amateurs du *Journal*, comme l'essai de Tétreau, du reste. « Ce journal [de 1992] n'est que compulsion », écrit Guay. Moi, cette compulsion, j'aimerais bien y avoir accès, et m'en priver s'apparente à me priver d'une dimension du *Journal* qui lui appartient en propre. Guay y dévoile également son homosexualité et y ferait certaines remarques misogynes. Tétreau juge donc que le « journal de 1992 » dépare l'œuvre et « ne présente strictement aucun intérêt anecdotique ni littéraire ». Ce qui est, à la lettre, inexact puisque le curieux que je suis a pris un vif intérêt à ces révélations et que le littéraire en moi se sent floué de ne pas pouvoir le lire en entier.

Le fait d'écrire change-t-il quoi que ce soit à mon sentiment ? Modifie-t-il ma compréhension de l'œuvre ? Assurément. Les objectifs de Tétreau sont clairs, au moins les plus explicites d'entre eux : faire aimer et connaître Guay et nous montrer la mécanique de l'œuvre. J'y ai appris des choses éclairantes et touchantes.

Le journal de Guay est une lente et paisible crucifixion. Son auteur, une manière de mystique contemporain. Nous en avons bien besoin. Comme il nous fallait cette première approche de l'œuvre.

Patrick Guay

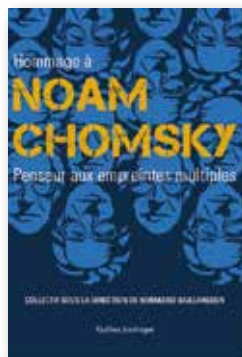
Sous la dir. de Normand Baillargeon

HOMMAGE À NOAM CHOMSKY

PENSEUR AUX EMPREINTES MULTIPLES

Québec Amérique, Montréal, 2018, 204 p. ; 24,95 \$

On dit de Chomsky qu'il est l'un des intellectuels les plus cités au monde. Son rayonnement hors du commun justifie d'ailleurs qu'on y réfère indifféremment par son seul patronyme, sans que cela porte à confusion.



Normand Baillargeon, dans l'introduction au collectif dont il assure la direction, raconte à propos de l'ampleur du legs chomskyen une anecdote voulant que plusieurs personnes de l'Europe de l'Est, dans les années 1980, croyaient avoir affaire à deux Noam Chomsky : l'un éminent linguiste de réputation internationale ; l'autre, militant anarchosyndicaliste, théoricien libertaire. Si l'homme est bel et bien un, on conçoit

sans peine que la formidable étendue de sa production scientifique puisse en faire douter.

Pour prendre la fidèle mesure de l'héritage du distingué professeur au MIT, afin de traquer ses multiples empreintes dans des champs disciplinaires qu'il a refertilisés au passage, il a fallu à Baillargeon s'entourer de spécialistes de disciplines diverses. La politique étrangère américaine (Élisabeth Vallet et Frédérique Verreault), l'analyse idéologique des médias (Tristan Rivard et Karine Prémont), les liens entre la biologie et la linguistique (Anne-Marie Di Sciullo) et l'informatique (Richard St-Denis) sont tous des domaines où Chomsky peut prétendre avoir laissé sa trace, parfois en suscitant la controverse, en ébranlant les positions consensuelles et les consentements tacites fabriqués en douce.

Hommage à Noam Chomsky embrasse large, des sujets accessibles, mais aussi beaucoup plus pointus, ce qui est encore

la meilleure façon de rendre justice à cet intellectuel au sens plein du terme. Regroupant des hommages proprement dits, de courts témoignages louangeurs de collaborateurs inconnus et des articles fouillés de spécialistes universitaires, ces miscellanées constituent une enrichissante introduction à la production d'un incontournable penseur contemporain. La palette de contributeurs de tous horizons (humoriste, pianiste, psychologue, journaliste, comptable, etc.) montre aussi le vaste et diversifié public qu'il a su rallier, notamment par la sensibilisation à l'importance d'assurer son autodéfense intellectuelle, ce dont, peut-être, il faut le plus se réjouir. Chose certaine, chacun saura trouver son compte, selon ses intérêts particuliers, dans ce collectif éclectique.

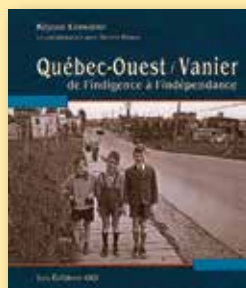
David Laporte

Réjean Lemoine et Sandra Bisson
QUÉBEC-OUEST/VANIER

DE L'INDIGENCE À L'INDÉPENDANCE
GID, Québec, 2018, 220 p. ; 29,95 \$

Certains territoires de la région de Québec sont rarement évoqués dans des monographies, par exemple Vanier, qui porta ce nom à partir de 1967. L'historien Réjean Lemoine et la photographe Sandra Bisson ont fait œuvre de pionniers en racontant de main de maître leur ville natale, que l'on pourrait presque considérer comme un microcosme du Québec du début du XX^e siècle.

Désormais partie centrale de la ville de Québec depuis les fusions de 2002, le secteur initialement nommé Québec-Ouest avait autrefois une identité propre, avec son maire, son hôtel de ville, sa population homogène, son architecture urbaine unifiée, ses commerces réputés comme le magasin de meubles Gaston Lévesque inc. (sur l'avenue Plante), la librairie À L'Enseigne du Livre (sur le boulevard Pierre-Bertrand) ou la fameuse Pâtisserie Pichette (sise sur la rue Beaucage), spécialisée dans les crèmes et les glaçages. Région majoritairement défavorisée fondée en 1916, Vanier était située à l'ouest de Place Fleur-de-Lys et bornée par la rivière Saint-Charles et l'autoroute de la Capitale (bien avant sa construction). Ses artères principales étaient le boulevard



Hamel et le boulevard Père-Lelièvre ; elle était traversée par le boulevard Pierre-Bertrand (du nom d'un ancien maire de Vanier). Si le titre du livre parle d'indigence – ce qui pourrait choquer –, c'est aussi parce que cette municipalité a été sous tutelle durant plus de quarante ans, entre 1933 et 1974. L'ouvrage évoque aussi d'anciennes municipalités avoisinantes comme Saint-Malo et La Petite-Rivière, en se concentrant sur la vie quotidienne.

En plus des nombreuses cartes qui situent l'ancienne ville de Québec-Ouest selon des repères actuels, l'iconographie réunie par les auteurs est précieuse, car on trouve des images rarissimes : une photo de la vieille maison Dorion-Coulombe, qui a été déménagée près du parc Cartier-Brébeuf en 1975, vue ici sur son emplacement initial, ou encore une vue aérienne du premier échangeur des autoroutes de la Capitale et Laurentienne au moment de son parachèvement en 1972, mais aussi des photos anciennes du pont Scott datant de 1899 et de l'ancien pont Marie-de-l'Incarnation, en 1945. Non pas de « belles images », mais plutôt des témoignages visuels inédits.

Indispensable pour les bibliothèques municipales, *Québec-Ouest/Vanier. De l'indigence à l'indépendance* constitue un élément essentiel pour raconter l'histoire de la région de Québec ; c'est un modèle de livre d'histoire urbaine.

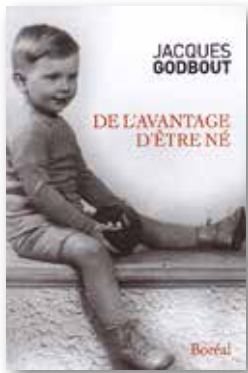
Yves Laberge

Jacques Godbout

DE L'AVANTAGE D'ÊTRE NÉ

Boréal, Montréal, 2018, 284 p. ; 27,95 \$

Le cinéaste et écrivain Jacques Godbout est indéniablement un monument de la culture québécoise. De 1956 à aujourd'hui, les livres et les films « onéfiens » qu'il a signés se comptent par dizaines. Quand, octogénaire, il s'assied pour écrire ses mémoires, on se dit qu'il en aura, des choses, à raconter.



Il en a beaucoup, effectivement : les voyages et séjours à l'étranger de Godbout, de l'Éthiopie à la Chine en passant par la Californie et presque tous les coins de l'Europe, donnent le tournis. Quant à ses productions littéraires et cinématographiques, elles sont scrupuleusement inventoriées, avec chaque fois un contexte de création qui intéressera sûrement ses aficionados et ses futurs biographes. C'est

d'ailleurs le fil conducteur que l'auteur a décidé de se donner : raconter sa vie « à partir de [s]es livres et de [s]es films, rassemblés par ordre de parution sur une étagère de [s]a bibliothèque ».

Le lecteur en ressort un peu perplexe, restant peut-être sur sa faim, avec l'impression qu'on lui a présenté un squelette sans toute la chair espérée. La direction de cette vie, quelle fut-elle ? Se résume-t-elle à une succession de millésimes ? La direction de Godbout, c'est peut-être l'absence de direction. « S'il y a une continuité dans mon travail, elle n'apparaîtra qu'après coup », avoue-t-il d'ailleurs à propos de ses cogitations d'écrivain sexagénaire. Déjà bien avant, il avait fait cette constatation : « Mais j'ai trente-deux ans et je cherche toujours ce que je devrais vraiment faire dans la vie ».

Le « miroir qu'on promène le long d'une route » de Stendhal n'est peut-être pas toujours la recette gagnante d'une œuvre. Le documentaliste n'en semble pas conscient, lui qui s'excuse quasiment, en nous livrant la seule envolée vraiment touchante et captivante de son livre, de faire « un objet littéraire » de l'épisode le plus éprouvant de sa vie : celui où il a cru mourir et fait une incursion presque surréaliste dans « le Système » de santé québécois après avoir fait une ischémie cérébrale transitoire qu'il a prise pour un AVC.

Une autobiographie doit-elle obligatoirement comporter des détails croustillants ? « Je conserve mes croustilles pour moi-même », reconnaît-il à propos d'une première demande en ce sens reçue en 2008. Cette pudeur, c'est peut-être l'homme, c'est peut-être sa génération. Chose certaine, celui-ci nous livre

son bilan avec sincérité et humilité, comme en témoigne sa saisissante conclusion : « Né en 1933 à Montréal, dans un pays tranquille à l'abri des guerres, des famines, des tremblements de terre, des volcans ou des révolutions, je n'ai connu ni drame ni tragédie et je confesse mes privilèges ».

François Lavallée

Christian Vézina

UN DIMANCHE À MA FENÊTRE

Somme toute, Montréal, 2018, 160 p. ; 19,95 \$

Depuis 2015, Christian Vézina profite de sa présence hebdomadaire sur les ondes radio-canadiennes de *Dessine-moi un dimanche* pour livrer le fruit de ses réflexions personnelles sur des sujets éparés.



Paraissait récemment, pour répondre à l'engouement du public, un recueil des meilleures chroniques du poète, préfacé par Normand Baillargeon, lui aussi collaborateur à l'émission pilotée par Franco Nuovo. Un « spéléologue de notre humaine condition », un « nommeur de terres encore inconnues et enfouies en nous », disent d'ailleurs les meilleurs mots de Baillargeon à l'endroit de son collègue.

Au menu d'*Un dimanche à ma fenêtre*, plus d'une trentaine de textes soigneusement figiolés attendent le lecteur curieux de redécouvrir à travers le prisme de la poésie, cette lampe frontale qui éclaire les cavités de l'âme, ce qu'est par exemple le mépris de l'autre, en quoi consiste la réflexion, la nostalgie, ou quel est le sens profond de la diversité. Il y a aussi, çà et là, de belles lignes sur la musique, la chanson, la poésie, l'art ; des critiques contre les faux indignés médiatiques ou contre l'utilité et l'utilisation douteuses des sondages en tous genres.

Les passages les plus inspirés le sont toutefois par le pays, le territoire et leurs particularités, quand la jonglerie du verbe et la musicalité rythmée du poète embrassent le vent, la neige, la vie montréalaise, le printemps, l'automne québécois et son envoûtant « inventaire de proses poétiques ». L'ambition avouée du chroniqueur est de faire bruisser le sens de réalités masquées par leur propre, quoique trompeuse, trivialité : « Ceux qui trouvent ordinaire et banal le quotidien », écrit-il, « n'ont qu'à passer le balai plus souvent : la poussière des idées n'est pas la patine du temps ».

Adroit gymnaste de la langue, Vézina propose un florilège traversé de petites fulgurances de la pensée, quelque chose

comme une séance de lumbinothérapie pour l'esprit. À lire, donc, de préférence le dimanche, bercé par la lumière oblique de l'une de ces brèves journées d'automne où quelques pages frétilantes de vie valent mieux que les tristes tas de feuilles mortes : « C'est l'automne. Il prend votre visage entre ses mains et, sur votre peau, tout à coup, le frisson d'exister ». À ceux qui trouvent ordinaire le quotidien, mettez balai et râtelier de côté, et invitez-vous plutôt à la fenêtre de Christian Vézina.

David Laporte

Simon-Pierre Savard-Tremblay
DESPOTISME SANS FRONTIÈRES

LES RAVAGES DU NOUVEAU LIBRE-ÉCHANGE
VLB, Montréal, 2018, 132 p. ; 19,95 \$

Simon-Pierre Savard-Tremblay est un essayiste, journaliste et chroniqueur québécois bien connu, notamment pour sa collaboration au *Journal de Montréal*. Il est également doctorant de l'École des hautes études en sciences sociales de Paris.



Dans *Les ravages du nouveau libre-échange*, il dénonce la nature antidémocratique du nouveau libre-échange planétaire et tentaculaire. Il y déconstruit les dogmes de l'utopie érigée en doctrine incontestable par les fervents défenseurs de ce système, pour lequel l'être humain est d'abord un consommateur ou un producteur. Savard-Tremblay constate que la mondialisation crée une sorte de despotisme,

en attribuant un pouvoir énorme aux transnationales ainsi qu'aux arbitres et experts qui sont à son service. En parallèle, elle met en œuvre des méthodes systémiques pour retirer aux collectivités les moyens d'agir sur leur devenir économique. Ce qui en fait un système foncièrement antidémocratique.

Tout se passe comme si la mondialisation avait été élaborée et instaurée par et pour les intérêts d'une certaine classe coupée de la réalité des autres et seule à bénéficier du rêve, qu'elle a vendu, d'un monde d'abondance sans frontières, d'un accès facile au bonheur matériel, d'un vaste univers de possibilités, d'un village global.

Cette classe privilégiée refuse d'admettre que le système ne fonctionne pas. Ce qui saute de plus en plus aux yeux des laissés-pour-compte. Et ce qui contribue sans doute à expliquer des événements comme le Brexit, l'élection de Donald Trump et la montée du populisme en Europe. On peut y voir l'expression d'un sentiment d'injustice grandissant dans le monde.

Selon l'essayiste, le temps est venu de s'engager vers la démondialisation, comme réponse aux excès du néolibéra-

lisme et comme moyen de revenir à plus de démocratie. Les nations pourront alors, à nouveau, agir plus efficacement sur leur destin économique, écologique, culturel et politique.

En somme, dans cet essai, l'auteur pose un regard lucide et bien documenté sur la mondialisation néolibérale et ses carences. Il est peut-être temps, comme il l'avance, de réévaluer le dogme voulant que ce système soit incontournable. Et de travailler à l'instauration d'un modèle plus humain.

Gaétan Bélanger

Anne-Cécile Robert
LA STRATÉGIE DE L'ÉMOTION

Lux, Montréal, 2018, 176 p. ; 16,95 \$

Les Grecs avaient coutume de diviser la rhétorique, cet antique art de séduire et de persuader, en trois principales composantes.



L'*ethos* se rattachait, et se rattache encore aujourd'hui, à l'image de soi que projette un auditeur ; le *pathos* renvoie aux passions manipulées pour influencer l'auditoire en faveur d'une thèse ; le *logos*, enfin, correspond aux arguments rationnels, fondés sur la logique. Que ces trois aspects entrent en concurrence est fréquent : par exemple, lorsque les deux premiers ont préséance dans un discours, une mise au ran-

cart inversement proportionnelle du troisième a alors lieu. Traduisant joliment cette corrélation asymétrique, Jean-Paul Sartre affirmait que « la conscience qui s'émeut ressemble assez à la conscience qui s'endort ».

Cette thèse est également celle que défend avec beaucoup de clairvoyance Anne-Cécile Robert, dans son essai *La stratégie de l'émotion*. Par émotion, la journaliste entend plus précisément « l'état de surgissement lacrymal, mû par la tristesse ou par la joie, dans lequel les individus et les sociétés se trouvent souvent plongés et, surtout, dans lequel toutes sortes de mécanismes les incitent à se plonger ». L'auteure passe ainsi en revue les formes de ce dolorisme à outrance dans l'espace social et politique, dolorisme ayant pour conséquences de couper les individus de leur raison, de les inciter à subir plutôt qu'à agir.

Les marches blanches, les *sensitivity readers*, censeurs mandatés pour détecter les passages pouvant heurter la sensibilité du lectorat, la psychologisation de l'actualité, la part démesurée accordée aux faits divers dans les médias, l'intrusion de la communication narrative, du *human interest*, dans les discours politiques, sont quelques-uns des cas de figure abordés pour appuyer l'idée d'un tropisme émotionnel exerçant, par

la démobilisation qu'il entraîne, des formes insidieuses de contrôle social. Les exemples sont d'ailleurs choisis avec soin, et le sont bien entendu en fonction de l'opinion qu'ils doivent soutenir. Se peut-il à l'inverse que l'émotion agisse comme une sorte de percuteur pour la raison, qu'elle éperonne les consciences en les forçant à la mobilisation citoyenne ?

Qu'en est-il, parmi ce tropisme émotionnel, de la colère ou de la révolte ? La définition qu'accorde Robert à « l'émotion », ici réduite au domaine de la larme, laisse la question en suspens.

David Laporte

François Ricard – Prix Athanase-David 2018

LA LITTÉRATURE MALGRÉ TOUT

Boréal, Montréal, 2018, 198 p. ; 24,95 \$

François Ricard s'attriste. La littérature décline, croit-il, elle connaît une période sombre, elle n'est plus ce qu'elle était et « s'efface tout doucement de notre monde et de nos vies ». Ricard nous en propose une vision crépusculaire et nostalgique.

J'aime bien la nostalgie. En un sens, elle encourage. Elle témoigne de ce que la vie a quand même un peu de bon. La nostalgie a la couenne dure. Toutes les époques sont nostalgiques. Elles ont toutes été heureuses à quelque degré, en quelque chose. J'ai lu des nostalgiques de la Belle Époque, j'ai bavardé avec des gens qui s'ennuient de la Révolution tranquille, j'en connais qui regrettent les années 1970 comme il y aura, tout naturellement, des nostalgiques de l'époque laide et agaçante que nous traversons (CQFD : le pire s'en vient). Ricard prétend que les gens comme lui se font de plus en plus rares. On oublierait ce qu'est réellement la littérature, quelle expérience capitale elle représente. Nous perdons en liberté et en humanité. Perspective geignarde, il faut bien le dire. Question de point de vue. Celui de Ricard est un point de vue tristounet sur un monde qui change.

Ricard m'agace agréablement parce qu'il me renvoie ma propre image, celle d'un homme frustré par la ruine pressentie de tout ce qui fait la valeur de son existence : les livres, l'expérience rare et éphémère de leur beauté, l'inquiétude et la révolte impuissante devant notre condition. Ricard se sent « homme d'une autre époque ». Je comprends son désarroi. Réglée cette question, j'aime son propos. J'y trouve des bon-



heurs d'expression, des vues inattendues (pour moi), une calme érudition, deux ou trois propositions audacieuses (lisez « L'écriture libérée de la littérature »), parfois paradoxales, une ou deux déclarations discutables, un peu de répétition, quelques lieux communs. J'aime bien, par exemple, cette formule et la perspective qu'elle ouvre sur le genre de l'essai : l'essayiste essaie de ne plus reconnaître le monde où il vit (« La solitude de l'essayiste »).

Qu'il parle de la revue *Liberté*, qu'il examine le rôle de la critique ou se demande pourquoi on écrit, qu'il relise Kafka ou les deux romans de Nikos Kachititsis (une découverte, en ce qui me concerne), ses articles témoignent tous de son amour de la littérature et des sujets universels qu'elle trimballe dans ses pages : aimer, vivre, douter, vieillir, mourir. La littérature serait même seule à en discuter autrement, à les organiser d'une manière qui n'appartient qu'à elle et qui constitue sa méthode singulière. Singulière, précisons-le, puisque cette méthode n'en est justement pas une et qu'elle ne doit pas le devenir. Cette méthode réside dans la relance continue de la question. Sa méthode, à la littérature, c'est le soupçon, la fuite du sens ou son report incessant. Répondre aux questions ne relève pas du roman, ni de l'essai. Le roman interroge sans relâche à travers des formes et par des moyens toujours changeants. C'est sa vérité et un des critères de sa réussite esthétique (voir le « Discours de la méthode » de Ricard).

La nostalgie reconforte. Ricard est nostalgique et ne s'en cache pas. Il ne s'en réjouit pas non plus. Il revisite avec nous quelques-uns des écrivains qui comptent pour lui : Gabrielle Roy, Georges Sféris, Malaparte, parmi d'autres. Des îles à la beauté inépuisable dont il préserve l'éclat et l'enchantement pour que quelques lecteurs y abordent à leur tour.

Ricard me donne le goût d'entretenir mon inlassable amour de la littérature, malgré tout.

Patrick Guay